



Archives de sciences sociales des religions

128 | octobre - décembre 2004
Varia

Jean Bérenger, *Tolérance ou paix de religion en Europe centrale (1415-1792)*

Paris, Honoré Champion, 2000, 282 p. (bibliogr., index, annexes) (coll. « Bibliothèque d'histoire moderne et contemporaine », n° 3)

Willem Frijhoff



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/1966>

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2004

Pagination : 53-158

ISBN : 2-222-96754-6

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Willem Frijhoff, « Jean Bérenger, *Tolérance ou paix de religion en Europe centrale (1415-1792)* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 128 | octobre - décembre 2004, document 128.7, mis en ligne le 16 novembre 2005, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/1966>

parcourt un ouvrage érudit et soigné. Le choix des termes et l'analyse des documents en témoignent ainsi qu'une bibliographie opulente (où se côtoient des références en latin, anglais, français, hongrois, allemand, italien...) qui complète l'ouvrage et manifeste l'ampleur des recherches effectuées. L'index qui suit semblerait presque incomplet en comparaison. Il est bien évident qu'il ne s'agissait pas ici de présenter en langue anglaise une histoire de la Hongrie au temps des Árpadiens, mais ce livre offre aux chercheurs anglophones un outil supplémentaire pour ne pas négliger l'Europe centrale (ici, la Hongrie) dans leurs travaux. Le concept de société frontalière repris dans ce livre continue à occuper N.B. qui a participé en 2002 à l'ouvrage de David Abulafia et Nora Berend, eds, *Medieval Frontiers: Concepts and Practices*, Aldershot, Ashgate, 2002. Une lecture enrichissante où la rencontre répétée avec les invasions mongoles de 1241-1242 n'est pas le moindre charme stylistique au sein de ce travail rigoureux.

Nathalie Kálnoky.

128.7

BÉRENGER (Jean).

Tolérance ou paix de religion en Europe centrale (1415-1792). Paris, Honoré Champion, 2000, 282 p. (bibliogr., index, annexes) (coll. « Bibliothèque d'histoire moderne et contemporaine », n° 3).

Dans l'opinion publique comme parmi maints chercheurs en sciences sociales, la genèse de la tolérance religieuse est traditionnellement rattachée aux sociétés protestantes de part et d'autre de l'Atlantique, en gros dans l'Europe du Nord-Ouest et dans l'Amérique du Nord. C'est oublier que la tolérance politique ou pratiquée a pu prendre dans le passé des formes multiples avant de se cristalliser dans une notion philosophique et, surtout, que l'Europe centrale est un immense territoire diversifié dont la complexité historique s'est souvent occultée devant l'image de puissance et d'uniformité massives projetée par le souverain du moment. Or, c'est dans ces pays allant de l'Allemagne à la Lituanie et à la Transylvanie que, dès le XVI^e siècle, la quasi-totalité des solutions de coexistence religieuse avait été expérimentée, parfois de façon peu orthodoxe et avec un succès indéniable. Un pays comme la Pologne, habituellement perçu comme un bastion catholique monolithique, tire actuellement une fierté certaine des formes de tolérance religieuse qu'il a connues à l'époque moderne.

L'ouvrage de J.B. constitue une synthèse de l'ensemble des évolutions politico-religieuses qui, de la fin du Moyen Âge à l'époque des

Révolutions (mais avec un fort accent sur la première moitié de la période, plus riche en développements), ont touché de près ou de loin les problèmes de tolérance, de paix et de coexistence religieuses dans les pays de l'Europe centre-orientale (*Ostmitteleuropa*, selon le terme de Werner Conze). Il s'agit tout particulièrement des marges orientales de la chrétienté latine, proches de l'orthodoxie slave comme de l'islam, mais dont l'histoire religieuse propre, riche et mouvementée, demeure peu connue en Occident : en particulier la Pologne, la Lituanie, la Transylvanie, l'Ukraine, sans oublier la Bohême où tout a commencé, la Hongrie, les pays autrichiens et certaines régions de l'Allemagne. Après un exposé sur la révolution hussite, l'A. enchaîne sur la tolérance religieuse dans le Saint Empire pour passer ensuite aux avatars des luthériens en Autriche, puis à la lutte malheureuse pour la tolérance religieuse en Bohême, la marche vers une paix de religion en Hongrie, et les précarités de la tolérance en Transylvanie et Pologne. Les derniers chapitres concernent les effets de la reconquête catholique sur la tolérance acquise en Autriche, Allemagne, Pologne et Hongrie, jusqu'à l'Édit de Tolérance promulgué par l'empereur Joseph II en 1781. L'exposé, rondement mené, est toujours riche en données factuelles, en noms et en dates. Il familiarise le lecteur avec une foule d'institutions, confessions, décrets, doléances, formules de concorde, patentes, édits de tolérance, et autres solutions politiques pour l'accommodation de la diversité religieuse. Tout cela rend cet ouvrage indiscutablement d'une grande utilité.

En fin de compte, le lecteur demeure cependant peu satisfait, pour deux raisons : l'une concerne l'approche adoptée par l'A., l'autre le texte lui-même. Dans le sillage du regretté Hans Guggisberg, J.B. affirme qu'il y a deux manières d'aborder l'histoire de la tolérance : l'étude des textes fondateurs (soit l'histoire des idées ou, plus récemment, l'histoire intellectuelle), et l'étude des conflits politiques liés à la présence de dissidents sur un même territoire. C'est cette dernière option qu'il entend suivre. Ce faisant, il passe à côté du grand renouveau que l'histoire culturelle a apporté depuis quelques décennies aux études religieuses, en y introduisant l'histoire des pratiques, attitudes, imaginaires, mythes, symboliques et rituels, bref en opérant la conjonction entre histoire et anthropologie religieuses. C'est précisément dans ces territoires d'obédience mouvante de l'Europe centrale, où les changements subits de la politique des empereurs, rois, princes et magnats tranchaient souvent sur les attitudes de longue durée, les mentalités et les imaginaires des peuples ou groupes sociaux concernés, qu'une telle approche aurait pu renouveler la

perspective, en scrutant l'ajustement ou au contraire les frictions entre la politique imposée et la tolérance vécue ou refusée. À cet égard, ce livre reste malheureusement bien en deçà des attentes du lecteur. Adoptant une approche traditionnelle, l'A. raconte les développements politico-religieux avec une profusion de noms et de détails, sans les analyser en profondeur et sans beaucoup se soucier des explications possibles ou des trames de grande envergure. Les termes clé ne sont que sommairement analysés et les options théologiques, parfois essentielles pour le récit, sont le plus souvent mentionnées au passage sans que le lecteur soit mis en mesure d'en comprendre la portée. Les grands débats historiographiques actuels sur la confessionnalisation (p. 44) et la discipline sociale sont trop rapidement effleurés pour que leur impact sur la vision de la coexistence religieuse devienne évident. D'autre part, l'ouvrage aurait beaucoup gagné en utilité par une annexe biographique situant dans l'espace et le temps les centaines de princes, personnages religieux, savants et autres acteurs de l'histoire religieuse et politique de ces pays, qui pour le lecteur non spécialiste restent des noms peu familiers, sans visage et sans épaisseur. L'index s'avère à cet égard un instrument trop imparfait.

Par ailleurs, la rédaction du livre est peu soignée et souffre d'un trop grand nombre de redites, d'erreurs et d'imperfections. Ainsi, aux pages 119 et 121 on lit deux fois exactement le même paragraphe. Contrairement à ce que l'on doit attendre d'une synthèse historique, l'orthographe des noms propres n'est pas standardisée. On lit ainsi successivement en quelques pages et pour le même prince les noms de Bocskai (p. 124), Bocskay (p. 125) et Bocskai (p. 127). Est-ce Bathori ou Bathory ? Et ainsi de suite. Dans l'un des chapitres on parle de Sozzini (p. 138), dans un autre de Socin (pp. 163-164). On ne comprend pas bien pourquoi les noms de lieu apparaissent tantôt en allemand, tantôt en slave, tantôt dans les deux langues – question qui n'est pas sans conséquences car combien de lecteurs savent, par exemple, que derrière l'actuelle Braniewo se cache l'ancienne Braunschweig avec son académie jésuite modèle ? L'ouvrage manque cruellement de cartes géographiques. Enfin, j'ignore si l'éditeur, jadis réputé pour sa rigueur scientifique, a imposé sa politique lexicographique à l'A., mais il est gênant pour le lecteur, et somme toute peu cavalier à l'égard des peuples étudiés, que les accents si importants dans les langues de l'Europe centrale semblent dans maints cas (mais pas systématiquement) omis. On a par conséquent l'impression d'une production de circonstance, trop hâtive. Toutes ces imperfections enlèvent malheureusement à cette synthèse savante d'un

spécialiste reconnu le statut d'ouvrage de référence que l'on aurait été en droit d'en espérer. Elles nous empêchent de saisir vraiment l'apport de l'Europe centrale aux grandes valeurs européennes – thème d'actualité s'il en est.

Willem Frijhoff.

128.8

BERNOS (Marcel).

Femmes et gens d'Église dans la France classique (XVII^e-XVIII^e siècles). Paris, Cerf, 2003, 404 p. (préface de Jean Delumeau) (bibliogr., annexes) (coll. « Histoire religieuse de la France »).

Les membres du clergé de l'époque classique n'étaient pas plus misogynes que la moyenne de leurs contemporains (juristes, médecins et philosophes notamment). Telle est la thèse de M.B. qui s'applique à dénoncer certains stéréotypes sans cesse rebattus concernant la place faite aux femmes dans l'Église et qui, d'un point de vue méthodologique, vise à mettre en garde contre toute forme d'anachronisme en la matière. Il entend ainsi saper les fondements d'une instrumentalisation anticléricale de la cause féministe. L'originalité de l'ouvrage réside dans le corpus analysé par l'auteur, qui se compose essentiellement de traités de morale, de manuels à usage des confesseurs et de sermons. L'analyse est donc très largement à sens unique puisque c'est le regard porté par les clercs sur les femmes qui y est développé. Ces documents lui permettent d'étudier la situation de la femme dans tous ses « états » (deuxième partie) : jeune fille, épouse, mère, veuve, travailleuse ou religieuse.

Dans une première partie, l'A. insiste sur le présupposé largement partagé, à l'époque classique, par les hommes (clercs ou laïcs) et fortement intériorisé par les femmes elles-mêmes, d'une « nature féminine » caractérisée par sa faiblesse tant physique que morale. Il s'attache ainsi à mettre en évidence l'héritage de la culture grecque et latine en la matière, par rapport à laquelle le christianisme apporte au moins deux avancées : d'une part l'affirmation de l'égalité de l'homme et de la femme devant Dieu, d'autre part la mise à l'honneur de la virginité (ainsi que la compassion à l'égard des veuves) offrant un statut valorisant aux femmes en dehors des liens du mariage.

S'il existe des textes profondément antiféministes, le constat dressé par M.B. à partir de son corpus est qu'il n'est pas pour autant possible de parler d'« obsession cléricale des femmes ». Ces dernières (comme les clercs dont l'idéal sacerdotal est alors exacerbé) se trouvent invitées à s'engager dans une quête de perfection